

Shoah. Ginette Kolinka, infatigable témoin

Thierry Charpentier

Ginette Kolinka est l'une des dernières rescapées françaises de la Shoah encore vivante. Après s'être tue pendant 55 ans sur les horreurs indicibles qu'elle a vécues au camp de Birkenau, elle témoigne dans les écoles pour empêcher la bête immonde de ressurgir. Elle était, hier, devant des élèves de Ferdinand-Buisson et de Brizeux.

Ginette Kolinka, rescapée du camp d'extermination de Birkenau, hier matin, entourée par des élèves : « Merci les enfants. C'est vous qui me donnez la force ! ».



« Mes 20 ans, je les ai eus à Bergen Belsen. C'était le 4 février 1945. C'était un jour où il neigeait beaucoup... Vous vous rappellerez quand vous aurez 20 ans, hein ? Vous penserez à Ginette ? ». Les élèves de CE2, de CM1 et de CM2 de l'école Ferdinand-Buisson, et les collégiens de 6^e de Brizeux sourient.

« Mon père était sûr qu'il ne nous arriverait rien »
Déjà deux heures que ces 120 jeunes écoutent attentivement Ginette Kolinka. Ce trait d'humour leur permet de souffler un peu tant le récit de la nonagénaire les a sans doute suffoqués. Plusieurs d'entre eux avaient visité les plages du

Débarquement l'an passé, et travaillé sur la Seconde Guerre mondiale. Mais rien ne prépare vraiment au témoignage d'une survivante d'un camp d'extermination. Et Ginette Kolinka a beau avoir 92 ans, sa voix ne tremble pas, sa mémoire ne lui joue pas de tour. Elle raconte sans faillir. Elle se souvient de son insouciance de jeune femme de 19 ans dans le Paris occupé de 1943. Elle vit entre sa mère, son père qui fabrique des imperméables, ses six sœurs aînées et son petit frère Gilbert, le dernier de la fratrie. Les lois juives promulguées par le gouvernement de Vichy ont obligé la famille à se faire recenser au commissariat. Malgré cela, son

père est confiant. « Il avait fait 14-18. On était tous nés à Paris. Il était sûr qu'il ne nous arriverait rien, parce qu'on était français ».

« L'uniforme de la Gestapo »

« Mais la France ne nous a pas protégés... », explique-t-elle. La famille est dénoncée, « non pas parce qu'on était juifs, puisqu'on s'était fait connaître, mais en raison des idées communistes de mon père et de ma sœur aînée ». Il faut passer la ligne de démarcation. La famille y parvient, grâce à de faux papiers, s'installe à Avignon. Puis la France est complètement occupée. Le 13 mars 1944, alors qu'elle revient au domicile familial, « je vois trois messieurs. Deux sont en

manteau de cuir et chapeau, l'uniforme de la Gestapo. Je les vois de dos. Devant eux, mon père, 61 ans, mon petit frère Gilbert, et mon neveu. J'ai su... ».

« Voilà l'usine ! »

Ensuite, tout va très vite : la prison à Avignon, puis à Marseille et enfin le camp de Drancy, près de Paris. « Il était dit qu'on allait aller en camp de travail. J'étais jeune, costaud. Je n'avais pas peur. Le travail n'a jamais tué personne ! Je réconfortais mon père ! ». En gare de Bobigny, ils sont poussés dans des wagons de marchandise par des soldats allemands. « Le premier mot d'allemand que j'ai appris, c'est "schnell" (vite, NDLR).

Si on n'allait pas assez vite, ils cognaient ».

Trois jours et trois nuits plus tard, le train s'arrête enfin en Silésie. Les portes sont déverrouillées. L'air, glacial, emplit les poumons de Ginette Kolinka. Elle est à deux pas de Birkenau, le plus grand complexe d'extermination du 3^e Reich. Sur le quai, c'est le tri. Les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. « Dans ma file, ils ne prenaient que les femmes de moins de 45 ans et les enfants de plus de 15 ans. À proximité du camp, elle voit une fumée. « Voilà l'usine ! », pense-t-elle. Un peu plus tard, « des femmes m'apprennent que la fumée que je pensais être celle de l'usine, eh bien, c'était les nôtres... ».

« Merci les enfants ! »

Ginette Kolinka ne reverra pas son père, son frère et son neveu. Elle survivra, elle ne sait comment, sera transférée à Bergen-Belsen en novembre 1944, puis au camp de Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Elle retrouvera sa mère et ses sœurs, cachées par des justes. Pendant 55 ans, elle s'est tue. « Je ne voulais pas embêter les gens ». En janvier 1997, elle en a parlé pour la première fois et n'a plus cessé depuis. « Pourquoi je viens, d'après vous ? », questionne-t-elle la salle. « Parce que vous voulez montrer que les nazis ont fait du mal », répond une fillette. « T'as raison ! Nous sommes des êtres humains, on doit s'accorder, même si on n'a pas la même couleur de peau, la même religion. Vous vous rappellerez ? ». Un « oui » choral lui répond. Plusieurs enfants viendront ensuite lui montrer leur cahier où ils ont griffonné son témoignage. Elle les félicite. « Merci les enfants. Maintenant, c'est vous la mémoire. J'espère que vous répéterez ça à vos parents, vos amis et un jour à vos enfants ».